

« Tu pourrais mettre le feu à la caravane », m'a dit Avril. Elle était allongée sur le côté et me regardait dans l'obscurité. « Ça sauvegarde l'équilibre universel », a-t-elle ajouté en souriant. J'étais en train de tracer des lignes avec mon doigt dans son dos ; dessinant des boucles entre ses omoplates, remontant vers sa nuque ou descendant vers ses fesses, je cherchais déjà le meilleur chemin vers l'équilibre universel. Nous étions au troisième étage d'un immeuble en pierres solides, il n'avait jamais été question de caravane dans ma vie, je ne voyais pas ce que venait faire cette histoire dans nos draps défaits. Avril avait vu un documentaire où cet ancien rite tzigane était rapporté :

quand un homme mourait, on ne partageait pas ses affaires ; sa caravane et avec elle tout ce qui lui avait appartenu étaient incendiés jusqu'à disparaître. Les proches n'héritaient de rien. Chacun pouvait garder au mieux un objet sans valeur en souvenir, mais le reste devait s'effacer dans le feu de l'habitation où le défunt avait vécu. J'ai imaginé une grande famille, rassemblée de nuit autour d'une caravane enflammée comme un immense feu de camp. Quand Avril racontait des histoires, on perdait toute impression de gravité, et elle évoquait ces existences nomades qui partaient en fumée comme elle aurait pu détailler une anecdote entendue au bureau. Ce feu était une façon d'alléger les morts de leurs plaisirs et souffrances passés mais surtout un moyen de protéger la famille. Ainsi, l'âme du défunt ne pouvait plus tourmenter les esprits des vivants, revenir agacer ceux qui restaient. Les choses importantes, les photos et documents qui forment la matière et le récit d'une vie brillent une dernière fois, intensément, et disparaissent. On passe par un grand désordre pour créer un peu d'ordre, c'est une libération par allègement. Je lui en voulais mais elle ne pouvait pas savoir. Avril trouve que « mes trucs de l'enfance » prennent toute la place. Elle me le dit souvent : « On dirait que t'es en apnée à vingt mille lieues sous la mer. » Pour détourner la conversation, j'ai parlé d'un concours de camping-cars géants aux États-Unis dont j'avais vu des images sur internet. Mais elle a repris le fil

de sa pensée, en la précisant : « Tu pourrais écrire tes trucs de l'enfance, rassembler tes affaires, on trouvera ensuite la caravane, le bidon d'essence et l'allumette et hop. »

J'ai regardé le plafond : une fuite d'eau y avait propagé des écailles et des taches étranges dans lesquelles s'inscrivaient des formes imaginaires que je m'étais mis à aimer comme des amis proches et sous-marins. Elle a laissé passer quelques secondes. Je lui ai rappelé que je n'étais pas mort. Elle a souri : « Si tu préfères, ça peut être un camping-car, et on pourrait même partir avec, plutôt que de le brûler. » J'ai respiré profondément, j'espérais qu'elle remarquerait comme j'étais capable de remonter à la surface pour reprendre de l'air entre deux plongées en eaux profondes. J'ai tourné mon visage vers elle et j'ai embrassé son épaule. Se sauver des « trucs de l'enfance » en les écrivant pour les mettre dans une caravane imaginaire : je trouvais l'histoire un peu simple. Mais peut-être qu'il faut parfois accepter les simples fables simples. J'ai dit à Avril que je ne savais pas faire ça, que tout était en désordre. Elle m'a demandé d'éteindre la lampe de chevet et s'est serrée contre moi, emboîtant son dos contre mon ventre et repliant ses jambes sur mes jambes repliées. Puis, elle a pris mon bras droit dans sa main et l'a posé contre sa poitrine. Elle aimait s'endormir comme ça : tout n'était pas en désordre.



La première chose que j'ai vue, c'est le trampoline. À un moment, ce fut pour moi une nécessité absolue d'obtenir de mon père un trampoline à mettre dans le jardin. Des copains de l'école en avaient chez eux, et pendant plusieurs semaines j'en parlais chaque jour à mon père. J'avais trouvé des modèles dans le catalogue Conforama et découpé les pages pour lui montrer. Mon père avait dit « peut-être », ce qu'il ne disait presque jamais, et j'étais entré dans cette faille pour arriver à mes fins. Avoir un trampoline où sauter n'était pas un caprice d'enfant, c'était devenu pour moi quelque chose comme une question de vie ou de mort.

Mon acharnement fut récompensé : pour Noël, je reçus un petit trampoline rond d'environ trois mètres de diamètre à la toile bleu marine. Mon père l'installa derrière le pommier et je passai les vacances qui suivirent à y rebondir, avec mon ciré jaune sur le dos. Il pleuvait presque en continu, je glissais souvent. Je faisais une sorte de concours avec moi-même de celui qui sauterait le plus haut possible. Je gagnais à chaque fois. Lorsque le froid, la pluie, la légère nausée d'avoir trop rebondi,

les écorchures aux genoux se faisaient trop piquantes, je finissais par redescendre et rentrer à la maison et je passais la suite de la journée à penser à mes sauts les plus spectaculaires.

J'ai l'impression que c'est sur ce trampoline trempé, lors de cet hiver dégueulasse, que j'ai vécu les plus belles heures de mon enfance.

«Si tu vois ramper sur le sol un homme livré à son ventre, ce n'est pas un homme que tu as sous les yeux, mais une bûche.» Mon père répétait souvent cette phrase, en appuyant fortement sur le mot *bûche*, sans que je sache vraiment à quoi ce genre de remarques pouvait servir. Je n'avais jamais confondu du bois et un homme, ni d'ailleurs un homme et un chien ou je ne sais quoi d'autre. Et je passais très peu de temps à ramper par terre, le sol était boueux, à cause de la pluie, qui ne s'arrêtait presque jamais. Je préférais rebondir, derrière le pommier. Mon père assénait régulièrement des sortes de conseils, des prières ou des démonstrations, qui avaient semble-t-il une utilité dans un autre monde que celui où on vivait.

Certains disaient que mon père était un mage, qui avait accès à des choses que personne ne percevait. D'autres pensaient qu'il était fou. Moi, je ne m'étais pas encore fait une idée très nette, j'attendais de voir. Il avait été chasseur, depuis il portait toujours une veste de chasse camouflage avec un nombre hallucinant de poches. Je me demandais à quoi pouvaient servir huit poches sur une veste, mais il me prouvait toujours leur utilité, en sortant quelque chose placé exprès dans l'une d'elles, comme :

un taille-crayon, une calculatrice en plastique souple, un cutter ou un pansement.

Le soir, au moment où il montait dans ma chambre avant que je m'endorme, il me répétait : « le seul animal dangereux, c'est le chevreuil, tu m'entends, le seul animal dangereux, c'est le chevreuil. » Puis il décomposait, comme si je n'avais pas compris les fois précédentes : *le che-vreuil*. Et il refermait la porte de ma chambre. Je n'avais jamais vu un seul chevreuil autour de chez nous.